

belles fleurs à profusion, fanées aussitôt qu'écloses, dans l'enchevêtrement de plantes sans nom, et le pasteur se lamentait de ce que, depuis le départ du dernier fermier, il ne pouvait plus garnir les vases de l'autel, ne fût-ce qu'aux grandes fêtes !

La maison était aussi délabrée que le verger, mais, comme lui, montrait, car les murs étaient solides, que cette misère était plus apparente que réelle et provenait du seul état d'abandon. De même qu'au presbytère, une image de la Vierge surmontait la porte, mais si effacée qu'elle semblait n'être que le fantôme de l'autre.

Lorsque le Père Sepp tourna la clé rouillée dans la serrure, le son se répercuta dans l'intérieur de la maison, et des obscurs recoins du balcon quelques oiseaux épouvantés prirent leur vol. Une fois entré, le vieux prêtre ouvrit les volets et Ulrique vit une première chambre vide, au plafond à solives et au plancher de sapin vermoulu. En se penchant à la fenêtre, elle aperçut la route et la rivière qui coulait au delà. La passerelle et le crucifix semblaient à portée de la main ; cela lui fit reconnaître la Maison de la Vierge pour la vieille maison à écriteau qu'elle avait remarquée le matin de sa première sortie dans le village.

Ulrique visita nombre d'autres chambres, toutes vides, sauf quelques tables boiteuses, quelques chaises n'ayant plus que trois pieds, d'énormes poêles bleues ou verts occupant tout un coin, et un luxe à peine croyable de toiles d'araignées.

— Si vous n'avez pas peur de coucher ici toute seule, — dit le Père Sepp, — il est facile d'apporter un lit. Cela vous suffira-t-il pour quelques soirs ?

— Oui, dit Ulrique, d'un air un peu rêveur.

Et tout bas, elle ajouta, en plongeant le regard vers le verger, le jardin, et les étables en si douloureux état :

— Je crois qu'en se donnant du mal on pourrait faire quelque chose de très beau de cet endroit et être très heureux ici.

Dans la soirée, elle demanda brusquement au vieux prêtre stupéfait :

— Combien coûte une vache ?

— Entre quarante et cinquante florins, — répondit le Père Sepp. — Mais, ma chère enfant, est-ce que vous pensez à acheter une vache ?

— Non, — dit Ulrique, avec un petit rire, — mais je pensais comme c'était dommage que je ne sois pas une vertueuse paysanne et que je n'aie pas assez d'argent pour louer la ferme.

— Mais ils l'ont tous quittée en mendiants, ma chère petite.

— C'est que sans doute leurs bras travaillaient plus que leurs cerveaux. Je suis sûre, moi, que j'en pourrais faire quelque chose de bon.

— Alors, pourquoi ne le tenteriez-vous pas ? s'écria sincèrement le prêtre.

L'idée était audacieuse, l'argent manquant presque autant d'un côté que de l'autre ; mais elle était lancée et elle eut vite fait son chemin. Le lendemain, Ulrique avait fait tous ses calculs, et le Père Sepp était décidé, en allant très doucement d'abord, en se contentant de

trois ou quatre vaches et d'une seule fille pour aide, à exploiter personnellement, à l'exemple de son prédécesseur, la laiterie par l'intermédiaire de l'orpheline, jusqu'à ce que celle-ci pût, sur sa part de bénéfices, prendre, comme elle s'en faisait fort, le bail à son propre compte.

Le jour même où cet arrangement fut définitif, Ulrique monta la rue du village et dépensa la plus grande partie de ses derniers florins à acheter de l'étoffe de laine noire, de la toile blanche, et un fichu de soie noire, semblable à ceux que portaient les femmes du pays. Elle se mit aussitôt au travail, passant presque les nuits, et, peu de jours après, le Père Sepp, en sortant de chez lui dans la matinée, fut surpris de voir une grande et jeune paysanne, qu'il ne reconnaissait pas pour une de ses paroissiennes, travaillant dans le jardin de la Maison de la Vierge. En s'approchant, il reconnut Ulrique.

— Puisque je dois faire la besogne d'une paysanne, — dit celle-ci, — il vaut mieux que j'en porte le costume. J'espère qu'ainsi je suis paysanne de la tête aux pieds.

Le curé la regarda, puis branla la tête. Quelque effort qu'eût fait la fille du comte Eldringen pour dissimuler, sous la grossièreté voulue de la façon, sa taille élégante, pour masquer, sous le fichu de soie, cette beauté qu'elle maudissait, il était trop évident que cet accoutrement ne faisait que la déguiser imparfaitement et qu'elle était toujours la belle comtesse. Elle seule s'imaginait le contraire et le Père Sepp crut sage de la laisser dans son erreur.

Du jour où Ulrique s'installa ainsi à la Maison de la Vierge, elle le fit sans esprit de retour et se mit résolument au travail, si nouveau pour elle, mais loin d'être au dessus de sa courageuse énergie. Tout d'abord le jardin fut débrouillé de ses massifs, et le bon curé dans des corbeilles bien soignées, put puiser de quoi décorer à profusion le modeste autel de son église. Même transformation pour le verger, dont les arbres élagués, débarrassés des champignons qui, comme une lèpre, les couvraient, fournirent, aux époques de la cueillette, des moissons abondantes. De même aussi pour l'habitation. La barrière tourna sur deux gonds entiers ; les planches qui manquaient à la palissade furent remplacées ; il n'y eut plus de carreaux cassés aux fenêtres, ni de toiles d'araignées poussiéreuses dans les coins. L'allée qui conduisait de la maison à l'étable sortit de dessous les ronces, et dans l'étable, maintenant vierge d'orties et parfumée de foin nouveau, quatre vaches, puis six, puis dix ! grasses et bien soignées, formèrent, au bout d'un an, le fonds de l'établissement.

La lutte avait été rude, au début, mais le succès de la laiterie du presbytère était complet, succès qui promettait avec le temps d'éclipser même le souvenir des jours les plus glorieux du Père Martin. Après un peu plus d'un an, Ulrique commençait à entrevoir le jour où elle serait en état de devenir la véritable maîtresse de la Maison de la Vierge.

(A suivre)